

PROLOGUE

Vingt-sept ans s'étaient écoulés depuis la Seconde guerre Impériale.

Vingt-sept ans s'étaient écoulés depuis le Complot.

Le feu et le sang n'étaient pourtant pas de lointains souvenirs pour les peuples d'Auritanie. Ravagé, le continent avait subi deux épidémies meurtrières auxquelles s'étaient ajoutées de terribles famines. Les guerres avaient persisté ; des guerres d'un genre nouveau. Les blessures des Auritains étaient encore vives.

Vingt-et-un ans de régence avaient précédé le règne de Guillaume Ier. Avec ce nouvel Empereur, la politique s'était imposée dans les coursives des palais. Désormais l'Empire était solide, renforcé par son hégémonie incontestable et sa propagande de fer.

Le rêve impérial d'Otto et Meneris Tolbias leur avait survécu.

Par-delà les mers, le Nidavellir et ses terres désolées étaient désormais colonisés. Les quelques peuples libres vivaient à présent à l'ombre de l'Empire d'Auritanie.

Vingt-sept ans plus tard, les Jeux de Pouvoirs reprenaient.

CHAPITRE 1

18/09, AN 20170 DU CALENDRIER VCEXANN (AN 2563 DE L'ORDRE)

LORIA, ÎLES HATNEY.

Jamais une tempête aussi violente n'avait frappé le bagne.

C'était l'hiver. Il faisait froid. Le vent glacial soulevait des flocons de neige presque gelée et les projetait violemment contre les fenêtres de la cellule ; le vacarme était assourdissant. Cela faisait longtemps que l'ouverture était bouchée par l'amas de neige.

À l'intérieur, il faisait plus noir que lors d'une nuit sans lune. Seuls les militaires avaient droit au bois de chauffage ; les prisonniers, eux, avaient froid. Ils vivaient dans le noir. Sans cheminée. C'était à peine si l'on distinguait, dans un coin, la faible lueur vacillante d'une petite bougie allumée.

Le vent assourdissant hurlait, s'engouffrait par les plus petits interstices en sifflant, et rafraîchissait encore la pièce. La porte tremblait à chacune des rafales, chaque fois plus violente que la précédente.

Soudainement, Cygéon sursauta. Cette fois, ce n'était pas le vent. L'on frappait à la porte.

Toc ! Toc ! Toc !

Les trois coups, violents et rapprochés, prouvaient l'empressement de leur auteur. Surpris, l'aqualish s'assit sur le lit où il était étendu. Il enfila maladroitement ses pantoufles, peinant à cause du noir, puis balaya sa table de nuit d'une main, cherchant sa bougie. Il la trouva, la pencha légèrement, et un souffle plus tard une flamme vint éclairer faiblement la pièce de sa lueur

tremblotante. Cygéon se saisit de son bougeoir ainsi embrasé et se leva. Chacun de ses pas fit craquer l'ancestral parquet de sapin.

L'esprit embrumé, le prisonnier s'approcha de la porte. Elle s'ouvrit à grand fracas. Quatre aqualishs entrèrent avant de la refermer derrière eux. L'ancien contre-amiral se raidit alors qu'un petit tas de neige se formait au sol, aux pieds des visiteurs.

— Bonsoir, lança-t-il, immédiatement ragaillardi. L'heure est venue, je suppose.

Il y eut un silence. Les quatre se regardèrent un instant, puis le dernier entra prit la parole :

— L'heure est venue, répéta-t-il mystérieusement. *Il* a lancé la première phase du plan. *Il* nous attend. Personne ne se doute de rien.

— Et les gardes ?

— Beaucoup, au Sud, sont avec nous. Quant aux autres... nous verrons.

Cygéon opina gravement du chef. Il savait parfaitement ce qui se passait ; tout avait été orchestré minutieusement dans les dernières années. Et *il* avait décidé de partir aujourd'hui ; c'était donc le meilleur moment. Une telle occasion ne se représenterait pas de sitôt. *Il* n'aimait pas attendre.

« *Il* », c'était Balgazor. Crackenenha'Balgazor. Celui qui, plus que le gouverneur, plus que l'escadrarque, représentait les îles Hatney. L'ancien amiral qui, à peine arrivé, avait commencé à tisser sa toile telle la plus cruelle des araignées. Infiltrant toutes les couches de la hiérarchie ou presque, il était parvenu à se faire respecter sur le minuscule archipel perdu au milieu de la Mer Thârienne. Et de respecté, il est devenu écouté. Et d'écouté, il est devenu influent pour certains. Un véritable *enha*.

Mais sa maigre influence n'est pas digne de son rang, songea Cygéon. Il a été un Vœxann avant d'être trahi par son frère. Il a été l'amiral le plus respecté de tous les temps, auréolé de gloire. Et maintenant, il étend son influence sur quelques-uns des gardes et des prisonniers d'un bagne. Quelle décadence !

Cette décadence, il ne l'avait pas méritée. Il allait donc falloir la surmonter. La dépasser. Et renaître enfin. Retrouver la gloire et la liberté.

Pour cela, il faudrait s'échapper.

Cygéon releva la tête vers ses quatre visiteurs. Ils étaient tous vêtus d'un uniforme bleu et noir et coiffés d'un tricorne sombre : des gardes. Parmi les plus fidèles. Ceux qui n'avaient jamais cessé de croire en Balgazor, qui considéraient comme inadmissible la nomination d'un erla pour le remplacer. Ceux qui donneraient leur vie pour lui. Qui croyaient dur comme fer en sa

doctrine. Et qui, désormais, venaient libérer celui qui lui était le plus proche : son bras droit. Cygéon. *Moi.*

L'aqualish sourit. Il savait son importance qu'il était fier d'avoir retrouvée. Il avait toujours suivi les ordres de Balgazor : quand il lui avait dit de devenir contre-amiral, il l'était devenu. Quand il lui avait annoncé qu'il aurait peu de pouvoirs, il l'avait accepté. Quand il lui avait dit « reste », il était resté. Il était devenu le second de l'amiral Salezin. Il avait appris à le respecter, à le suivre, mais il y avait eu une différence majeure : tandis que Balgazor ne lui laissait aucun choix à prendre et faisait de lui un simple exécutant, son successeur avait d'emblée décidé de lui laisser du pouvoir.

Ainsi, il s'était retrouvé seul à Marrien. Il avait dû choisir seul de sacrifier Acrosus. Et puis, l'amiral s'était blessé. Cygéon avait dès lors été contraint de prendre seul le contrôle de l'Accord... ce qui lui avait valu un procès et une condamnation au bagne. Alors, certes, Orlothin avait témoigné en sa faveur et lui avait évité la peine de mort ; mais la faute demeurait sienne. Cygéon avait mieux sa place auprès de Balgazor. *Et cette fois, je l'accompagne dans sa fuite...*

À peine eut-il eu cette pensée qu'une violente rafale de vent ébranla la structure du bâtiment, qui se mit à trembler. Une explosion incroyablement violente suivit, accompagnée de crépitements électriques. Les bourrasques redoublèrent d'intensité.

— C'est un orage de neige, lança l'un des gardes. On dit qu'il y en a un tous les cent ans, quand une violente tempête transporte jusqu'ici de l'air froid du pôle Nord.

Une fois tous les cent ans... se répéta Cygéon. *Balgazor a bien choisi son coup.*

Alors que le vent hurlait toujours, couvrant presque le bruit des rouleaux se fracassant contre les hautes falaises de Loria, Cygéon embrassa du regard la pièce où il avait vécu vingt-sept années durant. Son lieu d'exil. Sa cellule.

Elle avait la superficie de la maison d'une famille de *mo* : une seule pièce avec un lit dans un coin, un bureau de bois, une petite bibliothèque pleine à craquer de rouleaux et un fauteuil. Les murs étaient de vieilles pierres humides, et la charpente de bois était le seul plafond. Quelques bougies laissées çà et là sur quelques meubles, ainsi que la petite fenêtre munie de barreaux étaient les seules sources d'éclairage.

Pour l'heure, il faisait noir. Seul le bougeoir que Cygéon tenait dans la main éclairait la pièce d'une teinte rougeâtre et vacillante, projetant d'immenses ombres sur les murs sombres.

Le regard du prisonnier se posa sur son bureau. Il s'en approcha, ouvrit l'écritoire, et en sortit quelques lettres à moitié rédigées. Il les plia en quatre et les fourra dans l'une de ses poches. Puis, féru lecteur qu'il était, il se tourna vers la bibliothèque et ses livres qui l'avaient aidé à ne pas devenir fou après ces années d'exil, et surtout durant les mois d'isolement ayant accompagné les épisodes de peste. Avec un soupir de regret, il se détourna et fixa le chef des quatre gardes.

— Capitaine, je suis prêt.

Le soldat inclina la tête. Il lui tourna le dos pour ouvrir la porte. Aussitôt, une bourrasque introduisit un monceau de neige dans la pièce. Cygéon s'empressa de se vêtir de son épais caban noir, le plus chaud vêtement dont il disposait.

Les cinq aqualishs sortirent ensuite, identiques. Tous étaient des silhouettes noires, courbées pour lutter contre le vent, serrées les unes aux autres pour se réchauffer.

C'était le milieu de la nuit. Personne ne prêtait attention à eux. De toute manière, comme l'avait dit le chef des gardes, toutes les sentinelles du bagne militaire étaient retournées.

Si l'on faisait abstraction du vent et des vagues, le silence régnait, ponctué seulement de craquements de bottes dans la neige. La neige, justement, tombait sans s'arrêter. La violence du vent rendait sa projection contre le visage du bagnard presque douloureuse.

Un rai de lumière traversa soudain le champ de vision de Cygéon, au loin. Un instant plus tard, une effroyable explosion retentit, si forte que l'aqualish crut que ses tympanes allaient exploser. *Il est tout près*, comprit-il. *Sur l'une des îles, probablement.*

Il frissonna. Le danger était partout. Il n'était pas prudent de sortir avec un tel temps capricieux... et pourtant, cette nuit, ils allaient être des centaines à sortir.

L'on ne voyait pas à deux mètres. Cependant, Cygéon sentait des présences autour de lui. Il entendait des pas dans la neige. Il entendait des chuchotements. Il distinguait presque des torches tenues à bout de bras. Le sol qu'il foulait de ses pieds avait été maintes fois arpenté avant lui ; des traces étaient visibles, alors qu'il ne fallait que quelques minutes pour qu'elles soient recouvertes.

Tous les bagnards avaient été libérés. C'était une insurrection. Balgazor ne s'évaderait pas seul ; le bagne serait vidé. Tous seraient reconnaissants ; tous deviendraient des fidèles – hormis ceux qui mourraient dans la nuit, servant de

chair à canon. Ceux qui, par la suite, refuseraient de se plier, seraient passés par les armes. Telles étaient les prévisions.

Mais les gardes n'étaient pas tous de leur côté. Au Sud, la moitié, peut-être, avait été retournée ; ailleurs, ç'avait été plus compliqué. Les soldats du camp militaire n'approchaient jamais les prisonniers. Les surveillants du bagne civil, eux, étaient plus éloignés ; nul ne savait combien étaient acquis à telle ou telle cause. Et surtout, combien se retourneraient dès qu'ils verraient quel camp était près de remporter la bataille...

Ils approchaient de la porte. Le cœur de Cygéon se mit à palpiter de plus en plus vite, tambourinant dans sa poitrine. Tant de choses pouvaient mal tourner... mais ce n'était pas ici. La porte était ouverte. Ils sortirent, puis suivirent la route jusqu'au port de Visch. Il n'y avait que quelques centaines de mètres à parcourir ; l'île était petite.

Ils arrivèrent au port. Un vaisseau les attendait, une frégate. Une foule continue embarquait. Cygéon passa devant les autres. Mais quelqu'un le happa :

— Saa, le Libérateur veut vous voir. Il vous attend au port d'Ashaÿ.

Le cœur de l'aqualish manqua un battement.

— Nous y allons ? interrogea-t-il en désignant la frégate autour de lui.

— Non, malheureusement. Tout le monde n'est pas embarqué.

— Et... ?

Le marin comprit la question silencieuse.

— Nous ne pouvons pas partir sans eux. Chaque personne compte.

Cygéon opina du chef, puis fit signe aux quatre gardes de l'accompagner. Son cerveau tournait à plein régime mais, paradoxalement, il vivait ses propres actions comme avec distance... comme s'il n'était plus dans son corps.

Ils prirent la route. Ils entendirent des voix autour d'eux mais ne virent personne. Des hurlements, des cris, des pleurs, des rires. Des crissements. Des grincements. Des pas. Un cheval. Mais personne n'entra dans leur champ de vision.

Il y eu un nouvel éclair. Une nouvelle explosion. Plus proche. Une odeur de brûlé. Une lueur soudaine, éclairant les flocons projetés contre leur corps. Un feu. De la fumée. Ils toussèrent. Mais le vent la chassa. Ils longèrent un long mur, à leur droite : le bagne civil. À l'intérieur, le chaos régnait. Il y avait des cris. Des explosions. Des tirs. Des râles.

La neige tombait encore. Cygéon était glacé. Son visage était rouge, ses yeux humides. Tous ses sens étaient à l'affût. Il se mit à courir.

Il atteignit le port. Le chaos régnait. Il ne voyait rien, mais il entendait tout. Des canons tiraient. Des coups de feu s'échangeaient. Quelque-chose brûlait ; un bateau, peut-être. On le bouscula ; c'était la cohue. Des cris résonnaient. On sommait les prisonniers de se rendre. Ils ne se rendraient pas.

Les coups de feu fusaient de toute part. Cygéon se sentait assailli. Il n'avait pas d'arme pour riposter. Il ne savait pas où aller ; il ne voyait rien. Pas même l'eau du port. La neige était trop dense.

Un éclair frappa tout près, probablement un mât. Il s'embrasa. Le grondement fut immédiat, si fort que tous furent projetés à terre. La foudre avait atteint le port.

Se relevant, hagard, Cygéon se sentit perdu. Il n'y avait plus de garde autour de lui. Il était seul, de ce qu'il voyait. Surtout, il était désarmé. Vulnérable.

L'odeur de la poudre projetée vers lui par les bourrasques glacées le prenait à la gorge. Il suffoquait presque. Il tomba à genoux dans la neige ; il crut sa fin arrivée.

Mais il vit quelqu'un. Dans quel camp était-il ? Impossible de le savoir. Il s'approcha encore. C'était l'un de ses gardes. L'un de ceux qui l'avaient fait libérer.

Cygéon cria faiblement ; le garde le reconnut. C'était le capitaine.

— Suivez-moi ! cria-t-il pour couvrir la tempête.

Ils partirent tous deux, peinant à respirer, parmi les explosions et les flashes lumineux. Ils longèrent le quai, frôlèrent quelques soldats, esquivrèrent les balles et les baïonnettes.

Et soudain, il se dressa devant eux. Monument de bois, de métal et de toiles, long de plus de soixante-dix mètres, aux flancs percés de dizaines de puissants canons détonnant les uns après les autres, navire amiral de l'escadre des îles Hatney : un vaisseau de ligne, pièce maîtresse du dispositif de défense des îles Hatney. Balgazor avait réussi à l'extraire du port militaire, quelques kilomètres plus au Nord, sur l'île de Wizell.

Désormais, il était en proie aux flammes. C'était lui qui avait dû être touché par la foudre. Son mât se consumait, ses voiles étaient comme d'immenses torches bravant la tempête. Mais les canonniers résistaient ; ils tiraient incessamment pour lutter contre des destroyers qui entraient dans le port, au loin.

Cygéon hésitait. Il ignorait s'il pouvait embarquer sur le vaisseau enflammé. Empli de doutes, il s'avança vers la passerelle. Il avait du mal à réfléchir ; les

sons, les lumières, les explosions, tout lui donnait la nausée. Il ne savait plus où donner de la tête.

Sur la passerelle, il entendit un craquement. Levant les yeux, il vit le mât embrasé se tordre, se craqueler... Et les cris suivirent. N'écoutant que son instinct, il rebroussa chemin et se mit à courir. Les craquements étaient de plus en plus forts, de plus en plus inquiétants.

Et puis, dans un fracas assourdissant, le mât s'effondra, emportant avec lui les grandes voiles bleues à moitié consumées. Il écrasa plusieurs dizaines d'aqualishs présents sur le pont, qui s'embrasa à son tour. Les cris des pauvres bougres coincés par les débris ou piégés par les flammes déchirèrent le cœur de Cygéon, qui ne pouvait rien faire pour les aider.

Le vaisseau, emporté par l'élan du mât, s'enfonça un peu plus dans l'eau gelée du port et s'inclina dangereusement vers l'avant. Des tonneaux se mirent à rouler le long du pont, fauchant ou écrasant des marins en chemin, pour finir leur course dans l'eau. Il devait se passer la même chose dans les ponts inférieurs ; le navire penchait de plus en plus. Les destroyers entrant dans le port en profitaient pour le canarder sous la ligne de flottaison.

Impuissant, Cygéon ne pouvait qu'observer la scène, les bras ballants. Il voyait s'amenuiser devant ses yeux les chances que l'évasion réussisse.

Les marins, comprenant la fin du navire arrivée, commencèrent à sauter à la mer. Ils ne survivraient pas longtemps dans une eau aussi froide. Comme si cela ne suffisait pas, les coups de feu redoublèrent d'intensité ; on les canardait.

Cygéon se précipita vers le bord du quai. On y voyait mieux, désormais ; la chaleur du feu faisait fondre la neige avant qu'elle touche le sol, et sa lueur éclairait le port tout entier. Il aida quelques soldats à sortir de l'eau, n'ayant rien de mieux à faire. Il ne savait toujours pas où se trouvait Balgazor.

Tout était confus. Seuls trois navires se trouvaient dans le port : le vaisseau de ligne et deux destroyers qui le pilonnaient. La bataille était presque perdue. Cygéon ne pourrait pas s'échapper... il serait renvoyé à l'isolement pour des années encore.

Mais il entendit un son grave et profond se propager jusque dans ses entrailles. *Qu'est-ce que c'est que ça ?*

Une forme se détachait de la brume, au loin, derrière les destroyers. Et une autre suivait. Et une autre encore !

Quatre frégates entraient dans le port, les voiles gonflées par la tempête qui se calmait néanmoins. Armées d'un puissant canon de proue, elles se dirigeaient droit vers les destroyers en actionnant leur corne de brume.

Il a réussi ! comprit Cygéon. *Balgazor s'est emparé de tous les navires !*

Un sourire illumina son visage. Le vaisseau de ligne, devant lui, sombreait lentement, s'enfonçant dans les eaux ténébreuses. Les marins piégés à l'intérieur hurlaient de terreur et de désespoir. Et pourtant, tout allait bien : ils allaient gagner.

L'un des destroyers fut coulé en quelques dizaines de minutes à peine. Il sombra en silence, emportant de nombreux débris et corps avec lui, emportés dans des tourbillons. L'autre se rendit. Et Balgazor fit une entrée triomphante dans le port. Les quatre frégates s'amarrèrent le long d'un quai. Cygéon se précipita vers elles.

Au même instant, les grandes portes de la demeure du gouverneur de l'île s'ouvrirent avec fracas ; elles avaient jusque-là été retenues par des barricades de fortune. Des cohortes de soldats en sortirent.

Tout n'est pas joué, comprit le bagnard sur le point de s'évader. Il accéléra encore, monta sur une passerelle. Il était parmi les derniers. Les quais se vidaient.

Il entendit des coups de feu ; il plongea au sol alors que les amarres étaient larguées, la passerelle encore déployée. Les balles filèrent au-dessus de sa tête et se fichèrent dans un panneau de bois, projetant des éclats en tous sens.

Lorsqu'il jugea être assez éloigné du quai, Cygéon se mit à ramper pour monter sur le pont ; il y parvint facilement, malgré les échardes qu'il avait reçues sur ses mains, creusant de profondes entailles.

Et puis, il se redressa. Devant lui, à côté du gouvernail, resplendissant, se tenait Balgazor. Il lui tournait le dos, mais son second reconnaîtrait sa silhouette entre mille. Il était vêtu d'un splendide et élégant caban noir brodé d'or aux manches et au col, ainsi que d'un pantalon sombre assorti. Sa tête était coiffée d'un tricorne noir et il avait ceint le sabre ouvragé orné de diamants dont le propriétaire, l'escadrarque, était mis aux fers dans la cale.

L'ancien amiral se retourna. Cygéon aperçut ses yeux bleu vif s'écarter... et il sentit une effroyable explosion de douleur au bas du dos, alors qu'un coup de feu retentissait.

Il s'effondra.

Il était touché.

CHAPITRE 2

19/09, AN 227 DU CALENDRIER IMPÉRIAL (2563 C.O.)

**CHÂTEAU D'AUBERMIERS, COMTÉ DE KADAPSY,
DUCHÉ DU TOLBIATRON, EMPIRE D'AURITANIE.**

La foule l'attendait, là-bas. Charles était prêt. Il allait paraître, se révéler à tous. Il allait accomplir son devoir.

Il avait revêtu son costume habituel : sa riche tunique de satin brodée d'or était couverte d'un somptueux manteau pourpre, qui, telle une cape, descendait jusqu'à ses pieds. Ce manteau, doublé d'hermines, était parsemé de multiples étalons noirs : l'emblème des Tolbias – *son* emblème. Au sommet de son chef trônait une couronne, dont l'or brillait et les pierreries scintillaient à la lueur des torches. À son cou, une croix de Malte dorée signifiait son rang : Grand-Maître de l'ordre impérial de la Légion d'Orlos.

C'était lui. C'était l'Empereur.

Tam-tam-tam-tam ! Tam-tam-tam-tam ! Tam-tam-tam-tam !

Douze coups de bâton retentirent soudainement. Charles se redressa de toute sa hauteur. Il saisit son long sceptre doré de sa main gauche, et posa sa main droite sur son épée.

Tam !

Un nouveau coup se fit entendre, venant du plafond.

Tam !

Un autre retentit, ayant cette fois pour origine les sous-sols.

Tam !

Cette fois, Charles distingua l'homme, vêtu modestement d'un costume noir, qui frappa le sol avec un bâton : il était derrière lui.

Les rideaux s'ouvrirent devant le jeune homme. La représentation pouvait commencer. Charles s'avança sur la scène.

— Mesdames et messieurs, l'Empereur Guillaume I^{er} ! s'exclama un héraut.

Des tonnerres d'applaudissements frappèrent la salle. Charles pouvait sentir le sol vrombir sous ses pieds ; il entendait bourdonner ses oreilles. Mais la salle était plongée dans le noir, et il ne distinguait personne, ni dans l'assemblée, ni dans les loges. Il était seul sur la scène, seul dans la lumière, le seul à être vu.

Pour autant, il ne se délectait pas de toute cette attention. Car il n'était pas Guillaume Tolbias. Car il n'était pas l'Empereur.

Il était Charles Umberios, fils héritier du seigneur de Kadapsy. Il n'était qu'un comédien, qui jouait un rôle qui n'était pas le sien. Il n'était qu'un comédien, qui jamais n'accèderait au trône. Car il n'était pas l'Empereur.

Il avait tout pour l'être, pourtant. Il avait reçu la meilleure éducation, de la part des meilleurs précepteurs, une éducation de *dirigeant*. Sa famille était parente de celle des Tolbias. Surtout, ce costume impérial lui seyait comme un gant !

Mais ce n'était pas tout. Physiquement, il ressemblait particulièrement à l'Empereur. Comme l'Empereur, il aurait vingt-sept ans en cette fin d'année. Comme Guillaume, il avait des yeux d'un vert éclatant, et des cheveux châains. Comme lui, il était jeune, grand, athlétique – bien qu'il accusât un léger embonpoint qui faisait si justement défaut à l'Empereur. Comme le souverain de l'Auritanie, Charles avait un visage oblong, des traits fins mais sévères et un nez aquilin. Comme lui, enfin, il cherchait à briller tant par son érudition que par sa ténacité.

À vrai dire, Charles ressemblait à Guillaume comme un frère. Il était né pour être Empereur.

Il esquaissa un sourire crispé en balayant la foule invisible, la rétine brûlée par les flammes éblouissantes des lustres.

L'Empereur, ce n'est pas moi, songea-t-il.

Comme en écho, le héraut annonça le titre de la pièce dans laquelle il allait jouer, lui l'usurpateur, lui l'imposteur, lui le faux Empereur.

— Mesdames et messieurs, un triomphe d'applaudissements pour l'épopée en la gloire de Sa Majesté l'Empereur Guillaume I^{er}, *Les Lauriers de l'Empereur* !

Charles, conformément à ce qu'il avait répété tant et plus de fois, s'inclina.

Celui qu'ils applaudissent, ce n'est pas moi, songea-t-il toutefois. *Celui qu'ils applaudissent, c'est le héros que je vais représenter, et pas le comédien...*

Il s'avança encore sur les planches, jusqu'à se placer sur un étrange disque, au centre, dont le bois était différent du reste du plancher. Le silence se faisait dans le théâtre. Sur les côtés de la scène, d'autres acteurs entraient. Douze d'entre eux portaient l'armure écarlate et le terrifiant heaume couleur sang des gardes prétoriens, cette escorte immémoriale qui depuis toujours entourait les Empereurs Tolbias.

Alors que le silence religieux qui régnait dans le théâtre n'était brisé que par le martèlement des bottes des gardes sur le parquet, un roulement de tambour se fit entendre, suivi aussitôt d'un concert triomphal de cors et de trompettes.

Pendant ce temps, une comédienne se plaça au milieu de la scène. Elle jouait le rôle de Martha, la mère de l'Empereur. Quand les cuivres se turent, elle déclama :

- Je chante ce héros, le salut de l'Empire,
Qui dès sa naissance, ne cessant de grandir,
Servit loyalement les Dieux et ses sujets,
Ne semant pas la mort mais semant le progrès.

Les prétoriens répondirent tous en chœur.

- Nous chantons ce héros, son triomphe et sa gloire,
La digne apothéose d'un nouvel espoir :
C'est l'espoir de la paix, et l'espoir de conquêtes ;
L'espoir d'un peuple entier, et des chefs à sa tête !

Pendant ce temps, le disque sur lequel se trouvait Charles s'était lentement élevé. Ainsi, ce fut dominant toute la scène qu'il proclama :

- Je suis l'homme loué par tous et en tous lieux ;
Je suis l'homme acclamé et béni par les Dieux ;
Dans le monde connu mes exploits retentissent ;
Les mondes inconnus à mon nom tressaillaient !

Une fois les premiers vers clamés, Charles vécut la suite de la pièce comme s'il en était étranger, accomplissant mécaniquement les mêmes gestes mille fois répétés, déclamant les mêmes vers, se voyant répondre éternellement les mêmes répliques, et esquissant les mêmes expressions sans même y réfléchir.

Ce ne fut qu'une fois entouré de tous les autres comédiens, saluant le public sous un véritable triomphe, qu'il émergea de cet état de torpeur.

Ce n'est pas l'Empereur qu'ils acclament, pensa-t-il cette fois. C'est moi, Charles, le comédien.

Il n'arrivait pas à y croire. Aujourd'hui se jouait la Première de la pièce ; ce n'était plus une répétition. Il avait joué le rôle de l'Empereur, devant un public, pour la première fois de sa vie. Et quel public ! Les plus éminents nobles et bourgeois du comté de Kadapsy, réunis dans le château d'Aubermiers, la résidence nouvelle des Umberios, là où il avait passé une partie de son enfance.

Il jouait donc chez lui, devant son public. Ainsi qu'il pouvait le constater, à présent que les lustres du théâtre avaient été rallumés, la foule n'avait d'yeux que pour lui. Plus que le triomphe de Guillaume, c'était *son* triomphe, aujourd'hui.

Toute l'amertume qu'il avait pu ressentir à son entrée sur scène, tout son dégoût pour l'injustice qu'était celle de sa situation, avaient disparu. Non, il n'avait aucune chance de monter un jour sur le trône ; mais c'était le cas de la totalité des sujets de l'Empire, sauf un seul : Guillaume Tolbias lui-même. Mais peu étaient ceux qui pouvaient revêtir ces habits, porter ce sceptre, ceindre cette couronne qui, l'espace de quelques heures, lui faisaient ressentir ce à quoi il rêvait mais qu'il ne vivrait jamais : être l'Empereur.

Quand il revêtait ce costume, quand il foulait ces planches, quand il était entouré de tous ces comédiens, et plus encore, quand il était face à cette foule vrombissante, il se sentait enfin là où il aurait aimé être. C'était l'accomplissement d'un rêve.

Alors, se laissant emporter par l'euphorie du moment, il ferma les yeux et tenta de graver à jamais cet instant dans sa mémoire. *Je suis l'Empereur.*

Il eut tôt fait de les rouvrir. Devant lui, la salle commençait à se vider, et les spectateurs discutaient de la pièce à laquelle ils venaient d'assister. Suivant les autres comédiens, il rentra dans les coulisses.

À peine eut-il ôté son lourd manteau pourpre, posé son sceptre et rangé sa couronne, qu'il distingua une ombre sur le sol, se dirigeant vers lui. Il entendait, en même temps, les chocs répétés que faisaient des pas contre le plancher.

Ce ne pouvait qu'être *lui*. Lui seul serait venu sans attendre qu'il se soit changé. Lui seul serait venu l'importuner. Il n'y avait que lui que personne n'aurait osé arrêter.

C'était Jean. Son demi-frère. Mais il ne se nommait pas Jean Umberios ; mais Jean, tout simplement. Le fils naturel de son père. La seule tache sur la morale irréprochable de Georges Umberios.

Il n'avait même pas un mois de moins que Charles – autant dire qu'ils avaient le même âge. Son père l'avait gardé à la Cour, auprès de lui. Curieusement, la mère de Charles, Clothilde Umberios – née Joramund – n'avait rien trouvé à redire, et l'avait accepté, elle aussi. Depuis leur plus tendre enfance, les deux garçons avaient toujours été ensemble. *Charles, et Jean. Le fils légitime, l'enfant naturel. L'héritier, le bâtard.*

C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'ils devinssent rivaux. À vrai dire, c'était suffisant pour qu'ils devinssent ennemis. Et dans la sempiternelle confrontation, il y avait eu un vainqueur éternel.

Et ce n'était pas moi, se rappela Charles avec amertume.

Jean était le plus grand, le plus musclé, le plus fort. Peut-être même le plus aimé de leur père, à rebours de tout ce que l'honneur et la bienséance imposaient. Il avait toujours tourmenté son demi-frère, depuis le plus longtemps que Charles eût pu se souvenir. Si Jean lui cherchait querelle, il ne pouvait rien y faire. Si c'était Charles... Jean avait les moyens de lui faire payer ; et il ne s'en privait pas.

L'arrivée de Jean dans les coulisses réveilla les pires cauchemars dans l'esprit de Charles, et le pire monstre dans ses entrailles. Il ne se remémorait que trop bien la si longue souffrance qu'avait été la sienne.

Étrangement toutefois, le seigneur héritier trouva la force de se retourner, au moment où son demi-frère s'arrêtait, tout près de lui.

— Charles ! l'interpella-t-il avec un sourire narquois, qui n'annonçait rien de bon. Combien as-tu payé pour avoir le premier rôle, avec un jeu si pitoyable ?

L'intéressé ferma un instant les yeux. C'était pire encore que ce qu'il attendait.

— Ce... Je... Je... Ce... balbutia-t-il, les yeux écarquillés.

— Alors, on a perdu sa langue ? insista Jean.

— Je... Ne... N'importe quoi ! riposta Charles.

— C'est tout ce que tu arrives à dire, quand tu n'apprends pas tes textes par cœur ?

— Je... Je... Je ne te... Je ne te le permet... permettrai pas !

— Et sinon quoi ? Tu vas appeler la garde ? La garde prétorienne, ou le guet de Kadapsy ?

Il se mit soudain à zozoter, comme un enfant.

— À... À... À l'aide ! Ze... Ze me fais harzeler par mon p-petit fr-frère !

— Tu... Tu n'es pas mon frère, répliqua Charles. Et... Je n'ai pas b-besoin de la g-garde.

— Je *suis* ton frère, maintint Jean. Et je suis autrement plus légitime qu'un poltron lâche, faiblard et bègue à suivre la trace de notre père !

— C-Cause toujours ! C'est pas lâche, p-peut-être, de s-s'en prendre à m... à moi comme ça ?

— C'est de la bravoure que d'oser s'en prendre à un seigneur héritier... fût-il faible, d'ailleurs.

— Tu p-peux p-parler, toi le... le po-polémarque !

— Il est vrai, acquiesça Jean avec un air songeur, que tu parles au polémarque du cinquième régiment de cavalerie de la sixième légion du corps d'armée du Wohlstand... Tu pourrais faire un peu plus attention ! Accuser un officier d'être lâche, ça ne vaudrait pas la pendaison ?

Charles déglutit difficilement.

— Et ac-cuser le fils d'un s-seigneur d'être f-faible, ça v-vaut quoi ?

— Je suis aussi le fils d'un seigneur, Charles, rétorqua Jean. Et cela, tu l'oublies peut-être un peu facilement.

— P-Pourquoi tu... tu es v-venu, sinon ?

— C'est vrai ça, pourquoi ? répéta Jean tout en se rapprochant de son demi-frère.

Ce dernier essayait de lui faire avouer son véritable but, car il savait que Jean n'était là que pour le martyriser, encore et toujours. Comme s'ils étaient toujours adolescents, alors que Charles avait femme et enfants... Et que Jean, lui, restait seul. *Désespérément seul. Personne ne veut d'un bâtard.*

Pourtant, Charles était bien incapable de ressentir de la compassion pour son demi-frère. Il l'avait bien cherché. Au contraire, il se trouvait pitoyable, à toujours bégayer, à passer pour un faible devant son adversaire de toujours. *Juste après mon triomphe*, se souvint-il.

Son ressentiment face à la cruauté de Jean était si fort qu'il concentra toute la colère qu'il avait pour lui-même vers le bâtard qui se prétendait son frère.

Relevant les yeux, il l'aperçut, prenant à deux mains la couronne et la posant sur son chef.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

L'espace d'un instant, Charles crut que Jean se souciait réellement de son avis, qu'il le traitait vraiment comme son demi-frère. Mais il se fourvoyait, comme toujours. Il était trop naïf – Jean le disait lui-même.

— Il faut dire qu'elle me va mieux qu'à toi, continua le polémarque en souriant féroce. Je ferais un bon Empereur, je pense. La couronne t'accable et te donne l'air d'un fou, mais elle me rend les traits plus nobles... Tu ne trouves pas ?

— N-non, grinça Charles. Elle me v-va t-tr-très bien. Je r-resssemble à l'Emp-pereur, presque c-comme un ju... comme un jumeau.

C'est alors que Jean éclata de rire. Son rire était glacial, grinçant – en un mot, féroce. On eût dit le rire d'une hyène, déchiquetant des corps à pleines dents et broyant les os des animaux faiblards lui servant de repas.

— Toi, ressemblant comme un jumeau à Sa Majesté l'Empereur ! répéta-t-il.

Et il s'esclaffa de nouveau de son ricanement terrifiant, comme si la comparaison de Charles était désopilante. Mais lui restait de marbre.

— Mon pauvre... laissa traîner le polémarque. Je pensais que tu avais au moins une once de jugeote – à moins que ce soit le fait d'apprendre quelques alexandrins qui t'est monté à la tête et t'a fait croire que tu lui ressemblais !

En un instant, il retrouva son sérieux – c'était la confirmation, si elle était encore nécessaire, que son rire sonnait faux. Il fixa Charles dans les yeux, obligeant ce dernier à faire de même. Il plongea dans ses yeux, des yeux verts comme les siens.

— Faisons le tour de tes ressemblances avec Sa Majesté l'Empereur, ricana Jean. Tes yeux verts : j'ai les mêmes. Ce sont les yeux des Umberios : Meneris les tenait de sa mère, Anne – notre grand-tante à tous les deux. Tes cheveux : je pense que la moitié des humains en ont de cette couleur. Ton âge : combien de personnalités de l'Empire ont vingt-six ou vingt-sept ans ? Louis Baldör, Erick Théos, le fils Ehrenwert, la fille Millerand, toi, moi, ton épouse... Du reste, tu dois peser deux fois son poids. Et lui, au moins, il sait aligner trois mots sans bégayer !

Charles baissa les yeux.

— J-Je... Je... Je... Ne... Je...

— Ah ! Ça ne sert à rien de parler avec toi, de toute façon. Autant parler à un arbre : au moins, un arbre, c'est majestueux !

Jean reprit la couronne des mains de son demi-frère, et la reposa derechef sur ses cheveux bruns. Il se contempla dans la glace avec un petit sourire satisfait.

— Fais-toi une raison, déclara-t-il, semblant parler tout autant à Charles qu'à son propre reflet : tu ne seras jamais Empereur. De toute manière, tu ne

pourrais pas l'être. C'est un but hors d'atteinte : contente-toi de réussir ce que tu entreprends, et ce sera déjà bien !

Puis il se retourna vers son demi-frère, portant toujours en étendard son expression narquoise.

— Ah ! D'ailleurs, je reste une semaine à Kadapsy. J'espère que tu m'inviteras à dîner ce soir, je meurs de faim !

Plutôt mourir ! songea Charles avec désespoir.

Mais il ne dit rien. Comme toujours.

Mais il baissa les yeux. Comme toujours.

L'espace d'un instant, il s'était cru Empereur. Désormais, il était rabaissé, remis à sa place, tel un misérable, tel un moins-que-rien, tel quelqu'un d'infime, d'insignifiant, de falot.

Comme toujours.

CHAPITRE 3

21/09, AN 227 DU CALENDRIER IMPÉRIAL (2563 C.O.)

THÉOS, DUCHÉ DE VOLTURYA, EMPIRE D'AURITANIE.

Le soleil inondait à nouveau la verte vallée du Nord, et les gouttelettes des pluies passagères, désormais passées, scintillaient comme mille diamants sur les épines acérées de la lande. L'hiver était de retour, les temps rigoureux étaient annoncés, une nouvelle année allait bientôt naître...

Sortie de sa douce léthargie, la ville de Théos s'élevait paisiblement dans ce cadre silencieux et mystique. Les rues se peuplaient peu à peu de nains, à peine réveillés pour certains, tout juste sortis de l'auberge pour d'autres ; les voyageurs sellaient leurs montures, tandis que les boulangers allumaient leurs vieux fourneaux. Du haut des petites maisons de pierre aux toits ardoisés, les cheminées commençaient à cracher leur noire fumée, la ville grise venait de s'éveiller.

C'était encore le petit matin, mais on y voyait clair, même si la brume matinale était encore présente dans les champs aux alentours.

Les paysans se saisissaient de leurs socs et de leurs charrues, la saison des dernières récoltes se finissait, il ne fallait pas perdre un seul instant... Les ouvriers rejoignaient les manufactures en bordure de la ville, espèces de gros bâtiments tâchés de suie et surmontés de hautes cheminées.

Les petits artisans se faisaient moins nombreux ; désormais, c'était l'industrie qui dominait la production, elle et l'agriculture... Il y avait - certes - encore quelques forgerons dans les rues de la vieille-ville, mais ceux-ci se faisaient de plus en plus rares chaque année, préférant s'installer dans les

domaines militaires, où la fabrication des armes les plus élaborées était autorisée...

Erick finit son bol de cidre d'un trait. Le goût faiblement alcoolisé de ce breuvage lui réveilla les papilles, c'était un rituel pour lui. Le tenancier, un gros nain du nom de Kjör, vint essuyer une petite table disposée devant son auberge. Il suait constamment, sans doute à cause de son surpoids ; mais il restait aimable avec le jeune nain, et c'était pour cela qu'il venait boire son cidre tous les matins devant chez lui.

— Il est bon aujourd'hui ? s'enquit le gros nain avec ses yeux ronds comme des billes.

Erick avala la dernière goutte, il plissa les joues devant le petit goût acidulé, faisant se tendre le tenancier.

— Il est excellent, le rassura-t-il en déposant son bol. Comme d'habitude.

— Je suis rassuré ! souffla Kjör avant de prendre le bol et d'essuyer la table d'un mouvement expert.

Erick lui rendit son sourire, il aimait rendre les gens heureux, même via des gestes aussi simples, cela illuminait sa journée. Il sortit quelques mésuirs de sa bourse et les déposa sur la table, avant d'enfiler son manteau noir.

Kjör attrapa les pièces avec ses doigts crochus, et commença à les compter ; ses yeux trahissaient son avidité, ce qui fit sourire Erick.

— Il y en a trois de plus, remarqua-t-il avec une petite voix fluette qui espérait ne pas se faire entendre.

Le jeune nain se retourna et sourit devant l'honnêteté du tavernier, il trouvait vraiment agréable de voir que Kjör se refusait à voler un client, même lui...

Il a bien compris.

— Tu peux les garder, le cidre était meilleur que les autres jours.

Kjör inclina la tête en signe de respect et rangea précipitamment les pièces dans sa bourse personnelle, avant de raccompagner Erick dans la rue.

Il pourra offrir quelque chose de plus à ses enfants, imagina Erick en rendant son salut au tenancier.

Il s'engagea dans la grande avenue de Théos, désormais pleinement agitée. Il marchait calmement, observant les différents magasins s'ouvrir, les petites échoppes se disposer, et les crieurs de rue annoncer les nouvelles. L'effervescence s'était saisie de Théos, le poumon économique du Nord respirait désormais pleinement dans cette activité effrénée...

Erick inspira une grande goulée d'air, il repéra très vite les notes sucrées du vin des tavernes autour de lui, des épices apportées par les marchands de

Skipion, du bois fraîchement travaillé par les artisans, et de l'humidité peu à peu chassée par la sécheresse des fumeroles des usines. Bientôt, tout devint un brouhaha sans nom, où se mêlaient les bourgeois dans leurs redingotes toutes propres et les artisans dans leurs tabliers tous sales, où on houspillait celui qui voulait moins payer, tandis qu'on saluait une affaire rondement menée. Les échanges fusaient dans tous les sens, et les nains se bousculaient dans ce torrent de vie, pour se rendre à leur lieu de travail dans cette énième et éternelle routine matinale.

Erick aimait cette agitation dans laquelle il pouvait se mêler comme tout le monde, certains le reconnaissaient, mais la plupart ne lui prêtaient pas attention, trop occupés à marchander...

Il croisa un soldat du guet qui le salua d'un mouvement de la tête, l'Empereur tenait particulièrement à ce que la sécurité soit bien assurée, le guet était le pilier de cette autorité si lointaine. Erick le salua aussi, avant de s'engager dans une plus petite rue, flanquée de belles maisons de pierre à colombages.

L'endroit était plus calme que la grande avenue, mais pas vide pour autant, et désormais, il tranchait par son accoutrement avec les autres sujets. Il portait une tunique – comme beaucoup de nains qui la préféraient à la chemise et la culotte – recouverte d'un manteau noir tandis que la plupart des nains autour de lui étaient moins richement vêtus, ils le reconnurent donc plus rapidement et le saluèrent au passage, sans dire un mot.

Erick passa son chemin en leur rendant leur salut. Il descendit une rue qui longeait l'avenue principale pour se rendre aux quartiers des usines, en bordure de la cité.

À mesure qu'il s'éloignait de la vieille-ville, les bâtiments devenaient moins majestueux, les effluves harmonieux se faisaient plus secs et dissonants, et les pavés, quant à eux, se tapissaient peu à peu de suie. Il marcha plusieurs dizaines de minutes, esquivant l'effervescence de la grande avenue, saluant ceux qui le reconnaissaient, restant silencieux devant ceux qui le ne faisaient pas.

Il passa l'ancien mur d'enceinte, vestige des temps révolus où des cités comme Théos étaient assiégées par des armées – la ville étant au centre de l'Empire, elle ne craignait plus un conflit ouvert. Désormais, c'étaient les usines qui ceinturaient la cité...

La plupart des ouvriers vivaient dans les quartiers les plus récents, en périphérie, comme leur lieu de travail. Il s'agissait souvent de petites maisons en pierre – l'usage du bois ayant été fortement réduit pour la construction – avec une ou deux pièces seulement. La misère des ouvriers était un fait avéré,

ils formaient, avec les paysans, la base de la société impériale. Peu aspiraient à ces métiers, mais peu – également – pouvaient se targuer d'avoir reçu une éducation suffisante pour pouvoir devenir artisans, ou encore marchands.

Erick pénétra dans la zone des usines, aussi grises que les immenses Monts Crésussiens qui ceinturaient la paisible vallée du Nord et sa lande silencieuse. Les nains du Nord vivaient en relative autarcie, ils ne se souciaient guère des intrigues politiques de la Cour de Mésas, ils n'étaient qu'un réservoir de ressources à exploiter aux yeux des aristocrates, d'où la présence des usines.

À cette heure-ci, les fourneaux étaient tous allumés, on fabriquait surtout de l'acier pour les rails de train : un nouveau moyen de transport absolument révolutionnaire. Mais quelques usines étaient aussi destinées à la manufacture de métaux rares et autres objets très demandés dans le continent.

Erick sortit de la poche de son manteau une petite montre à gousset en or, il était désormais dix heures, tous les ouvriers devaient être au travail. Il entra dans l'un des hangars. Dedans, une myriade de nains vêtus de tabliers de cuir et au visage couvert de suie s'affairaient à pelleter le charbon destiné aux fourneaux. Le bruit était tellement fort qu'ils ne se soucièrent pas du nain richement vêtu qui venait de pénétrer dans leur lieu de travail. Erick ne leur en tint pas rigueur, il continua sa route vers le fond du bâtiment, vers d'autres édifices où se trouvaient les fours centraux.

À l'intérieur, une dizaine de mastodontes d'acier avalaient du charbon à toute allure pour faire fondre du fer fraîchement ramené des mines ; la chaleur était étouffante, Erick plaça son bras devant ses yeux face à une telle température. Une fois totalement habitué, il observa les nains trapus en train de nourrir les immenses fournaies sous les ordres de contremaîtres assez violents, comme à leur habitude.

Il ne supportait pas cette vision de misère, mais il ne pouvait pas faire grand-chose, l'Empire avait besoin d'acier, il se devait de le fournir...

Un des contremaîtres s'approcha de lui. Son regard, d'abord méfiant, devint étonné lorsqu'il reconnut Erick.

— Monsieur, dit-il de sa voix grave et rocailleuse. Je ne pensais pas vous voir ce matin. Y-a-t-il un problème ?

Le jeune Erick ne se rappela pas le nom de ce nain particulièrement musclé, il observa quelques instants encore les fourneaux, avant de répondre.

— Non, je passais simplement voir où en était la dernière commande.

Le visage sale du contremaître se détendit, il retournait dans son domaine de compétence...

— Eh bien, nous devons encore forger quelques dizaines de rails encore, je pense pouvoir tenir les délais.

— Vous voulez dire : que vos ouvriers tiendront ces délais, corrigea Erick avec son habituelle envie de justice.

Le nain se refroгна, il voyait ses ouvriers comme des outils, pas comme des êtres vivants, mais il ne chercha pas à offenser son propriétaire.

— Bien sûr... Les rails seront prêts dans une semaine tout au plus.

— Parfait, répondit le jeune nain. Avez-vous autre chose à me faire part ? Des remarques des ouvriers sur leur situation, peut-être ?

Le contremaître parut un peu désarçonné devant une telle question, mais il sortit finalement à Erick son sourire le plus mielleux :

— Les ouvriers sont tous satisfaits du rythme et des conditions de travail, comme toujours, monsieur.

Mais bien sûr...

Préférant ne pas chercher le conflit, Erick évita de lancer un énième débat sur la gestion des usines.

— Prévenez-moi simplement quand tout sera prêt.

— Entendu, monsieur, dit le contremaître en s'inclinant avant de repartir à son poste.

Erick quitta les hangars pour retrouver l'air frais du matin, les usines tournaient toute l'année, mais le printemps et l'été que louaient les paysans étaient maudits par les ouvriers, la hausse de température rendait très vite invivables les forges...

Je devrais peut-être trouver une solution, j'en parlerai cette après-midi au conseil, pensa le nain, toujours soucieux de faire plaisir à tout le monde.

Il remonta vers l'air « pur » de la vieille-ville ; pour cela, fidèle à sa routine, il traversa le quartier des ouvriers. L'air était empreint d'odeurs r ches et presque pestilentielles, Erick n'aimait pas cet endroit, car il reflétait l'abominable situation dans laquelle étaient laissés les ouvriers. Les rues n'étaient pas pavées, les maisons étaient soumises à l'humidité, les enfants couraient pieds nus au lieu de se faire éduquer, c'était aussi un lieu particulièrement apprécié des prostituées qui faisaient leur commerce sur cette misère morale... Il avait demandé au commandant du guet de faire cesser cela, mais les soldats ne pouvaient pas être partout...

Il haussa son rythme de marche pour quitter ce lieu plus rapidement, il refusait de poser son regard sur cette misère, préférant se concentrer sur la vieille-ville où il habitait.

C'est égoïste, mais que puis-je faire d'autre ?

Il traversa les ruelles qui serpentaient entre les masures et manqua de trébucher dans une flaque d'urine déversée par les familles – ces quartiers n'avaient pas d'égouts – lorsqu'il entendit un hurlement.

Il s'arrêta net, et son cœur fit un bond particulièrement violent, il avait peur et tenta de se convaincre qu'il avait rêvé.

Mais non, un second hurlement, très proche, de la même voix, déchira l'air et lui décrocha l'estomac. C'était la voix d'une femme, il en était certain.

Il hésita, elle devait avoir besoin d'aide, mais il avait tellement peur.

Quelqu'un viendra sûrement l'aider, pensa-t-il en courant hors des quartiers.

Mais un troisième hurlement vint le clouer sur place, non, personne ne viendrait. Il regarda autour de lui, cherchant si un soldat ne pouvait pas venir, mais il ne vit rien.

Il sentait son cœur battre la chamade, et une petite voix lui sommer de partir au plus vite.

Mais un quatrième hurlement vint effacer ce précieux conseil, il *devait* agir !

La peur au ventre, il courut en direction des cris, il n'était pas loin, mais sa tension redoubla lorsqu'il comprit que les assaillants étaient plusieurs !

Il s'arrêta à l'angle d'une rue, la naine se trouvait de l'autre côté, au sol, et entourée de cinq nains qui la retenaient tandis qu'un autre s'apprêtait à commettre une abomination...

Je ne devrais pas être là, je ne devrais pas être là, se répéta-t-il tant il avait peur.

— Noooooon ! hurla la naine de sa voix stridente, manquant de couper les jambes d'Erick.

— Tenez-la bon sang ! ordonna une voix qu'il reconnaîtrait entre mille.

Il n'oserait pas !

D'un bon, Erick sortit de sa cachette, et lança d'une voix dure, mais empreinte de peur :

— Laisse-la !

Les nains se retournèrent, glaçant le sang d'Erick au passage qui ne pouvait plus bouger.

Le nain à cheval sur la pauvre naine grogna de colère, il la frappa, avant de se relever lentement. Il se retourna pour fixer celui qui avait osé interrompre son acte...

C'était un nain plus grand, plus jeune, et plus musclé que lui, au visage illuminé d'un regard sadique et stupide, aux cheveux blonds et richement vêtu

d'une tunique rouge. Il sourit en reconnaissant Erick, ses comparses se détendirent.

— Eh bien, mon frère, il suffisait de me dire que tu en voulais un morceau, toi aussi, lança-t-il en crachant sur la naine gémissante avant d'éclater de rire.

Les autres nains, du même âge que leur chef, se mirent à rire à leur tour.

— Laisse-la, Lothar, répéta Erick qui ne sentait plus ses jambes.

Lothar n'était pas vraiment son frère, mais son demi-frère, il était tout l'opposé de ce qu'Erick était : fort, charismatique, courageux, mais stupide. Erick connaissait la violence de Lothar, et il savait qu'il n'aimait pas se faire commander.

La réaction du nain fut plus perverse, il s'approcha de son beau-frère avec un sourire narquois. Arrivé devant lui, il le saisit dans ses bras.

— Mais bien sûr, mon frère ! Comme toujours, nous savons qui doit obéir !

Me voilà rassuré, mais je préfère ne pas crier victoire trop vite.

Et il eut raison, car juste après cette phrase, Lothar lui susurra à l'oreille :

— Et qui doit souffrir...

Erick n'eut pas le temps de réagir que son demi-frère lui enfonça son poing dans le ventre. Le jeune nain n'était pas musclé, il ne résista pas au violent coup, et s'effondra à genoux, le souffle coupé.

— Allez-y, lança Lothar à ses comparses, mais ne l'abîmez pas trop, on ne doit pas voir le voir saigner.

Dans un rire sardonique, les cinq autres se jetèrent autour de lui pour le rouer de coups de pied tandis que son beau-frère riait aux éclats.

Erick se recroquevilla sur lui-même quelques secondes, laissant ces brutes profiter de sa faiblesse quand il comprit qu'il ne pourrait pas saisir sa dague. Les coups n'étaient pas violents, mais surtout humiliants, Erick se refusait à hurler à l'aide, il devait se défendre, c'était ce qu'il était *censé* être...

Mais il n'avait pas la force, il laissa faire, jusqu'à ce que Lothar n'hurle à ses compères :

— Assez ! Assez rigolé ! On se taille !

Les coups cessèrent immédiatement, et les six nains quittèrent la ruelle en riant à gorges déployées.

Erick expira avec douleur, il sentait encore son corps souffrir, il se mit sur le dos pour inspirer le plus d'air possible. Après quelques secondes, il se releva et observa son ventre, il y avait déjà des ecchymoses, mais elles pouvaient être cachées, il devait éviter le conflit...

Son regard se posa ensuite sur la naine, toujours recroquevillée, sanglotant. Erick s'approcha d'elle et s'accroupit délicatement pour poser une main sur son épaule.

— C'est fini, dit-il avec gentillesse. Ils sont partis.

La naine tressaillit lorsqu'elle sentit la main, mais la voix d'Erick la calma immédiatement. Elle leva finalement ses yeux couverts de larmes vers lui, il l'aida à se relever.

— Je vais demander à un garde de te raccompagner chez toi, promit Erick. La naine aux yeux gris éclata en sanglots et l'enserra.

— Merci !

Ces mots achevèrent de complaire au jeune nain, il avait fait quelque chose de bien, et on l'en remerciait, il n'y avait pas plus belle récompense à ses yeux.

Gêné par la longueur de l'étreinte, il finit par y mettre fin en faisant un léger pas en en arrière.

— Je peux vous offrir un instant si vous voulez, proposa-t-elle.

Il comprit qu'elle était une prostituée.

— Je vais trouver un garde, dit-il pour s'éloigner de ce sujet.

Après quelques minutes de recherches, il finit par en trouver un et lui ordonna de ramener la pauvre naine chez elle.

Ils se séparèrent finalement, Erick, retournant en boitant vers la vieille-ville, tandis que la naine descendait plus profondément dans les quartiers ouvriers.

— Merci ! Merci, monseigneur ! insista-t-elle encore en pleurs.

Il la salua, un peu gêné, d'un signe de tête, et continua sa route vers la vieille-ville.

Vers le gris palais, où flottaient ses couleurs.

Car il n'était pas un simple bourgeois.

Car il n'était pas un simple propriétaire d'usine.

Car il n'était pas un simple noble.

Il était Erick Théos, comte du Nord, et seigneur de la ville.